

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre XXV

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE XXV.

Le Rhin en Hollande. — Arnheim. — Utrecht. — Warden. — Leyde. — Katwijk-aan-zee.  
— La décadence du Rhin.

Avant d'arriver à Arnheim nous avons laissé de côté Tolhuys, dont je ne parlerais pas si cette petite ville n'avait été témoin d'un assez grand événement historique. C'est à Tolhuys qu'eut lieu le fameux passage du Rhin, renommé comme un des plus beaux faits d'armes de Louis XIV. Il doit se trouver à Tolhuys un cicérone quelconque qui gagne quelques pièces de monnaie à montrer l'arbre sous lequel le grand roi contemplait ce beau défilé militaire, en se plaignant de sa grandeur. Boileau, chargé de chanter ce haut fait, avait métamorphosé Tolhuys en Tholus ; la muse classique du législateur du Parnasse craignant sans doute de s'embourber dans une diphthongue néerlandaise.

Arnheim, capitale de la Gueldre, est située au milieu d'un pays riche et accidenté qu'on appelle le paradis de la Hollande. Si de beaux arbres, des sites rares, des eaux pures et courantes sont des éléments suffisamment paradisiaques, cette dénomination est méritée. Le paradis se subdivise en plusieurs Édens en forme de parcs, dont aucun ange à l'épée flamboyante ne garde l'entrée, en tout temps ouverte, comme pour vous inviter à en profiter. Mais avant de vous risquer, regardez bien aux environs si vous ne voyez pas quelque chose d'écrit en hollandais ; et en cas d'inscription, souvenez-vous de la traduction charitable que voici : Il y a des pièges à loups et des fusils à ressorts.

Arnheim a un des plus beaux carillons de la Hollande qui a tant de carillons. Mais nous passons sans transition des églises catholiques magnifiquement ornées aux sévères églises du culte protestant. Là plus de tableaux, plus de fresques, plus de parfums ni d'encens, mais les quatre murailles entièrement nues. L'intérieur de l'église d'Arnheim présente l'aspect d'un grand vaisseau de style ogival. Derrière la chaire, qui est fort belle, est un mausolée de Charles d'Egmont, duc de Gueldre. Il est représenté armé et couché sur un grand sarcophage. Six lions tiennent les écussons.

J'ai aussi visité dans cette ville si hollandaise d'aspect, une fort belle maison du seizième siècle, appelée je ne sais trop pourquoi, la Maison du Diable. Peut-être est-ce parce que trois diables, dont une diablesse, soutiennent un avant-corps à trois pans d'un effet très-harmonieux.

Au-dessous d'Arnheim on passe devant Wageningen, Rhenen, Wyk, où le Rhin se partage de nouveau. Un bras qui se dirige vers l'ouest prend le nom de Leek pour aller se précipiter dans la Neuss à quelques pas de Rotterdam. En suivant le vieux Rhin on arrive à Utrecht, une grande ville à la physionomie triste et solennelle; les magnifiques promenades entourées d'eau qui couronnent ses remparts sont l'unique endroit où l'on se sente vivre et respirer, malgré la salubrité bien connue de l'air de cette ville.

Je vais demander au lecteur la permission de répéter ce que j'ai dit dans un autre livre, et de faire quelques emprunts au *Voyage pittoresque en Hollande*.

Toutes les religions, toutes les sectes aux noms les plus bizarres et les plus oubliés sont représentées à Utrecht. Il faut venir dans ce pays pour trouver encore des jansénistes, quoiqu'ils n'acceptent pas cette dénomination. C'est ici la résidence de leur évêque désigné par le chapitre. Chaque nouvelle nomination à l'épiscopat est notifiée au pape, qui répond immédiatement par une bulle d'excommunication. Cette réponse prévue est lue en chaire; on n'en tient compte, et tout continue comme par le passé. Cette petite église archéologique s'est

réfugiée dans un quartier spécial, une sorte de cité que l'on ferme à une certaine heure. Ce sont de petites maisons avec cloîtres, discrètes, modestes et recueillies. Les arbres à fruits qui croissent dans les cours sont assujettis à la règle de la serpe et des ciseaux; tout est régulier, calme et froid. Ce Port-Royal microscopique se groupe autour d'une église de style coquettement austère, dont le frontispice porte pour toute inscription ces trois lettres : D. E. O.

J'ai fatigué le lecteur avec mes nombreuses ascensions dans toutes sortes de clochers. Aussi, j'ose à peine lui avouer que sur le peu de temps que j'ai passé à Utrecht, j'ai trouvé moyen de prélever une demi-heure pour une partie fine sur la haute tour de Saint-Martin, d'où l'on découvre plus ou moins distinctement presque toute la Hollande et une vingtaine de villes. En 1674, une tempête coupa en deux l'édifice sacré, emportant au loin la toiture et brisant les piliers comme des brins de paille. Depuis ce jour le clocher s'est trouvé isolé de la nef, et une rue passe où l'ouragan a passé! Cette noble église, le plus bel édifice religieux de la Hollande, a cruellement souffert des vicissitudes de la guerre. Les iconoclastes y ont laissé la trace de leurs mains stupides et brutales, et, il faut bien le dire aussi, le style protestant a infligé ses lourdes menuiseries à de charmantes colonnes gothiques, odieusement entaillées pour livrer place à des sièges disposés en amphithéâtre dans une salle de spectacle.

L'hôtel de ville d'Utrecht est un joli édifice dans le style de la renaissance : c'est là que furent tenues les séances préliminaires du célèbre traité qui rendit la paix à l'Europe et mit fin aux sanglants débats de la succession d'Espagne. Ce traité fut signé dans la résidence de l'évêque d'Oxford, plénipotentiaire anglais. Cette résidence a été détruite pour faire place à une caserne. L'acte d'alliance (1579), qui fonda l'indépendance de la Hollande, fut signé dans la grande salle (auditorium) de l'Université, ornée à cette occasion de l'inscription suivante :

ATRIUM SAPIENTIE, INCUNABULA LIBERTATIS.

Les frères moraves ont un de leurs établissements principaux à Zeist, près d'Utrecht, au milieu d'un riant paysage. Cette maison existe depuis plus d'un siècle. On y fabrique divers ouvrages qui sont vendus à prix fixes. Tout, dans ce séjour, respire la quiétude, l'aisance, la propreté. Les femmes occupent, à part des hommes, un corps de bâtiment où il est assez difficile de pénétrer. Les sœurs se distinguent entre elles par la couleur qu'elles portent sur leur bonnet. Il est blanc pour les veuves, rouge pour les filles et bleu pour les femmes mariées. Elles s'occupent généralement de travaux d'aiguille. Cependant les plus instruites tiennent et dirigent des classes où l'on admet des pensionnaires de tous les pays, au prix de 400 florins. La tenue modeste de ces enfants et leur physionomie candide fait un éloge éloquent de l'éducation qu'elles reçoivent.

La Faculté de théologie de Groningue tenta, il y a une vingtaine d'années, d'introduire une nouvelle réforme dans la Réforme, en brisant le cercle étroit de l'orthodoxie, suivant le symbole du concile de Dordrecht. Les professeurs qui se sont mis à la tête de ce mouvement ont dû repousser les attaques dirigées contre le relâchement de leurs dogmes. L'idée fondamentale de cette nouvelle école, autant qu'on peut l'entrevoir à travers les ténèbres de ses formules, consiste principalement dans la négation formelle de toute autorité humaine en matière de religion. Les purs calvinistes auraient peut-être bien voulu arracher à leurs chaires ces professeurs de nouveautés dangereuses; malheureusement leurs mœurs étaient inattaquables, et on dut les laisser développer librement leurs théories, d'ailleurs trop obscures et trop indécises pour présenter aucun danger sérieux dans l'application.

Utrecht n'a pas vu sans indignation les tentatives émancipatrices qui se font jour à Groningue, et elle est restée la métropole de l'orthodoxie protestante.

Le symbole de Dordrecht était à peu près tombé en oubli, on l'acceptait encore sans le discuter. Un homme entreprit, vers 1790, de combattre la damnable indifférence du siècle. Cet homme était un

poète, jadis avocat, né en 1756. Après une vie agitée et des fortunes diverses, après avoir parcouru en exilé plusieurs contrées de l'Europe, Bilderdijk, tel est son nom, revint mourir dans sa patrie, où il n'avait pas trouvé le bonheur, en 1831. Bilderdijk, à peu près inconnu chez nous, eut des enthousiastes fanatiques qui le comparèrent à Milton et à Byron. S'il rappelle en quelque chose le premier de ces poètes, c'est par ces malencontreuses préoccupations théologiques, écueil aride contre lequel les lyres les plus harmonieuses doivent nécessairement se briser. La polémique religieuse dans toute son âpreté, la haine des idées françaises et progressives poussée jusqu'au fanatisme, telles sont les deux muses qui l'inspirent. Le nouvel Elie a laissé son manteau à deux Élysées qui ont accepté l'héritage de ses doctrines, M. Groen van Punsrer et M. Da-Costa, l'un le poète, l'autre le prosateur de l'orthodoxie.

Telle est la déplorable influence qui pèse sur l'Université d'Utrecht. Cependant, s'il faut en croire des gens bien informés, la jeunesse qui vient ici fréquenter les cours n'applique pas complètement à ses mœurs les rigides doctrines qu'elle professe. Les étudiants en théologie, surtout, jouissent d'une réputation légèrement pantagruélique. Des bruits étranges percent parfois les fenêtres des chambrettes qu'ils habitent.

MULTILOQUE VOCES, SED NON OMNES MASCULE.

D'Utrecht nous arrivons à Leyde, ville jadis commerçante qui n'est plus guère qu'universitaire aujourd'hui. La Hollande a trois grands centres intellectuels, Leyde, Utrecht et Groningue; il y a deux athénées, l'un à Amsterdam, l'autre à Duenster. La fondation de l'Université de Leyde se rattache à un souvenir honorable et cruel pour la ville. En 1573, les Espagnols, sous la conduite de Valdez, avaient mis le siège devant Leyde. La tyrannie de ces étrangers, l'inquisition et toutes les horreurs qui l'accompagnent, la violation des consciences, les supplices, les censures, les extorsions les plus arbitraires, tout s'était réuni pour exaspérer au plus haut degré le sentiment national. La défense de la ville fut confiée à Jean Van-

der Does, non moins connu sous le nom latinisé de Janus Donsa, bourgmestre de la ville.

Le prince d'Orange avait pris à cœur la cause sacrée des opprimés; mais, arrêté à Delft par une maladie, il ne pouvait accourir lui-même à leur secours. « Organisez la résistance, leur écrivait-il, « tâchez de tenir seulement trois mois et j'arrive à votre aide, et « nous mettrons l'ennemi en fuite. Si vous persistez, la victoire et « la délivrance sont certaines; vaincus, un éternel esclavage est le « sort qui vous attend. »

Ces nobles paroles trouvèrent de l'écho dans le cœur des assiégés qui organisèrent une ferme résistance. Voulant essayer d'obtenir par persuasion ce qu'ils ne pouvaient emporter de haute lutte, les Espagnols, avec de douces paroles et de fallacieuses promesses, essayèrent en vain de se faire ouvrir la place. Les assiégés leur répondirent par ce vers latin :

FISTULA DULCE CANIT, VOLUCREM DUM DECIPIT AUCEPS,

et s'engagèrent par serment à mourir plutôt que de se rendre. Leur constance fut soutenue et exaltée jusqu'à l'héroïsme par le bourgmestre de Leyde, Pieter Adriaanszoon Vander Werff, qui, sommé de se rendre, fit dire à l'ennemi: « Quand nous n'aurons plus de « provisions, nous mangerons notre main gauche; il nous restera « encore la droite pour nous défendre. » Une monnaie de détresse fut créée, monnaie en papier d'abord, qui fut remplacée ensuite par des pièces de métal avec emblèmes et exergues analogues à la circonstance. Le musée de La Haye et quelques amateurs possèdent encore quelques-unes de ces monnaies.

Malgré le renvoi des femmes, enfants et vieillards, qui avaient concouru jusqu'alors, dans la proportion de leurs forces à la défense de la ville, une affreuse famine ne tarda pas à décimer la population. Depuis sept semaines, on n'avait pas vu de pain dans la ville; après avoir dévoré les animaux domestiques et les bêtes immondes, vint le tour des écorces d'arbres, des racines, des feuilles, qu'on re-

cherchait avec une sorte de fureur famélique. On en était venu à manger la terre elle-même..... Pour combler la mesure, la peste, compagne ordinaire de la famine, sévissait avec une intensité redoutable. Sur seize mille habitants qui restaient dans la ville, six mille succombèrent en quelques jours, et les survivants, exténués par la faim, la fatigue et la maladie, à moitié cadavres eux-mêmes, durent inhumer les morts, sous peine d'aggraver encore le fléau.

C'en était trop : le courage et la résignation des défenseurs de Leyde étaient à bout. Une cohorte affamée se précipita chez le bourgmestre :

— Rendons-nous! s'écriaient-ils! rendons-nous! ou donnez-nous du pain?

— J'ai promis et juré de défendre Leyde jusqu'à la mort, répondit Vander Werff, et, Dieu aidant, je tiendrai mon serment. Du pain, je n'en ai pas; mais, si mon corps peut vous servir à continuer la lutte, prenez-le, mettez-le en pièces, et que les plus affamés s'en partagent les lambeaux!

Un dévouement si héroïque toucha ces malheureux, ils se retirèrent en silence; mais leurs maux n'étaient pas encore finis. Deux pigeons étaient arrivés, porteurs d'un message qui annonçait aux assiégés qu'un secours était proche. Secours terrible et désastreux! dernière ressource de la patrie en ses calamités extrêmes? Guillaume s'était souvenu du vieil adage hollandais : *Mieux vaut pays désolé que pays perdu*. Il avait donc déchainé les eaux de la Meuse et de Yssel sur toute la contrée qui environne la ville; mais l'inondation, cette terrible ennemie, cette fois invoquée à titre d'auxiliaire, se répandait avec une lenteur désespérante sur les vastes plaines de Rotterdam, Dordrecht et Gouda, qu'elle recouvrait à peine de quelques pieds. En vain une flottille de huit cents bateaux, organisés par le prince d'Orange, qui l'avait mise sous les ordres de Boisot, apportait des vivres et des secours aux assiégés. Par une cruelle dérision de la fortune, ces malheureux pouvaient, du haut de leurs remparts, voir leurs libérateurs échanger même des paroles avec eux; mais le



flot perfide qui les avait apportés les éloignait aussitôt, et l'ennemi, chassé un instant de quelques-unes de ses positions, par cette inondation incomplète, se concentrait sur les digues élevées que les eaux respectaient encore.

Enfin, Dieu prit en pitié cette ville si cruellement éprouvée. Le vent, qui, depuis quelques semaines se maintenait au nord-est, tourna subitement au nord-ouest, et déchaîna les flots qu'il maintenait jusqu'alors. On vit s'élever tout à coup une de ces tempêtes terribles qui sont l'effroi de la Hollande en temps ordinaire, tempête bénie, fléau désiré cette fois? Les eaux franchirent d'un seul bond toute la distance qui les séparait des murs de Leyde, enlevant du même coup un millier d'Espagnols, jetant la plus épouvantable confusion dans leur artillerie et dans leurs rangs.

Ce fut un sauve-qui-peut général. Cette marée, si funeste aux ennemis, apporta aux assiégés la flottille zélandaise, chargée de provisions et de défenseurs intrépides, vieilliss dans la guerre de l'indépendance, et presque tous mutilés, défigurés par d'honorables blessures. Une lutte désespérée, un combat amphibie, selon l'expression d'un historien hollandais, s'engagea parmi les branches des arbres à moitié submergés, en partie sur les digues, en partie dans les barques. Enfin les Espagnols qui avaient déclaré avec leur emphase ordinaire : « qu'il était aussi impossible d'arracher Leyde à leur pouvoir que de décrocher les étoiles du firmament, » furent débusqués de leurs dernières positions.

Un triste spectacle attendait les libérateurs entrés dans la ville. Une population hâve, exténuée, agonisante, se précipitait avec une sorte de fureur bestiale sur les vivres qu'on lui apportait, et les mettait au pillage. Malgré tous les conseils, oubliant toute prudence, ils se gorgèrent avidement d'une nourriture qui fut, pour beaucoup d'entre eux, encore plus meurtrière que la faim. La date anniversaire de cette miraculeuse délivrance (13 octobre 1574) était encore célébrée, il y a peu d'années, par les étudiants de Leyde, qui faisaient ce jour-là une distribution de pain aux pauvres de la ville. Il serait à

regretter qu'une si pieuse commémoration fût tombée en désuétude. Les historiens hollandais racontent, comme un fait digne de remarque, que le vent du sud-ouest, qui avait fait arriver sur les murs de Leyde l'inondation libératrice, tourna au sud-est trois jours après, comme pour la remmener, alors qu'on n'avait plus besoin d'elle. Il est difficile de ne pas reconnaître le doigt de Dieu dans l'intervention des éléments en faveur de cette ville héroïque. D'après une chronique du temps, dont l'authenticité demanderait bien quelques preuves, une jeune fille, nommée Madeleine Morns, aurait trouvé dans son patriotisme et dans sa beauté un moyen tout à fait biblique, de faire traîner le siège en longueur, en captivant le général ennemi. Si cette Judith servit, en effet, à la délivrance de sa patrie, du moins elle eut la délicatesse d'épargner la tête d'Holopherne. Le message qui annonçait la levée du siège de Leyde fut remis à Delft, au prince d'Orange, pendant le service divin auquel il assistait. Il le fit passer immédiatement au prédicateur, qui s'empressa d'en donner lecture aux fidèles; des larmes de joie, d'admiration et de reconnaissance, coulaient de tous les yeux, et si jamais de sincères actions de grâces montèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant, ce fut en cet instant mémorable. A peine convalescent de la maladie qui l'avait empêché de voler au secours de Leyde, et quoique l'épidémie qui avait désolé cette ville fit encore quelques victimes, Guillaume n'hésita pas à se rendre dans ses murs. Son entrée fut un véritable triomphe. Chacun semblait oublier ses longues souffrances à l'aspect de ce héros, vivant symbole de la liberté reconquise. Après quelques paroles où il rendait un hommage mérité à l'héroïsme que chacun avait déployé dans les terribles semaines qui venaient de s'écouler, le Taciturne demanda aux citoyens de Leyde quelle récompense de leur belle conduite leur semblerait préférable : l'exemption de certains impôts et taxes, ou de la fondation chez eux d'une université. Ils n'hésitèrent point à opter en faveur de l'université, et l'expérience prouva que leurs intérêts réels étaient d'accord avec la noblesse de leur vœu.

Le 9 février 1575, une procession, moitié biblique, moitié païenne,

traversait la ville pour aller installer solennellement la nouvelle université dans le siège qu'on venait de lui assigner. Une femme, vêtue de blanc, symbole de l'Écriture sainte, était postée sur un char. Elle était escortée des quatre évangélistes, Matthieu, Marc, Luc et Jean. La Justice, tenant le glaive d'une main, la balance de l'autre, et la Médecine, avec un livre et des simples, suivaient le char. Ces deux divinités marchaient accompagnées de Gallien, Hippocrate, Dioscoride et Théophraste. Puis arrivait Minerve, la lance en main, portant au bras gauche le bouclier armorié de l'indispensable tête de Méduse; à ses côtés, Platon, Aristote, Virgile et Cicéron. A la suite du cortège allégorique marchaient les professeurs. En approchant de l'Académie, on rencontra un navire, souvenir du siège: dans ce navire se tenaient Apollon et les Muses. Apollon jouait du luth, les Muses chantaient. A la proue se dressait Neptune, le sauveur de la ville. A mesure que les professeurs arrivaient, ils recevaient l'accolade et étaient complimentés en latin. Enfin, ils entrèrent solennellement dans l'édifice de l'Université, où le professeur de théologie fit sa première leçon, avec accompagnement de musique. Cette procession et ces pompes mythologiques se renouvellent encore de nos jours à Leyde. J'ai emporté de cette ville le regret de n'avoir pas eu l'occasion d'y assister, et le regret encore plus vif de n'avoir pu rencontrer aucune estampe du seizième siècle qui les représentât *ad vivum*. Certainement les divinités de l'Olympe et du Parnasse, voire les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, doivent y être travestis en ces costumes, rappelant fort peu le bas-relief antique.

Mais, sans s'arrêter à ces puérités, il faut dire hautement que l'université de Leyde vint consacrer et affermir dans le domaine des intelligences la liberté reconquise par les armes. Au bout de peu d'années, Leyde conquist le surnom mérité de l'Athènes du Nord, titre que lui ont contesté depuis Berlin, Munich et Weimar. N'était-ce pas, en effet, une glorieuse Université que celle qui comptait au nombre de ses professeurs des hommes tels que Juste Lipse, Paul

Mérula, Scaliger, Salmasius, Marnix de Saint-Aldegonde, Vossius, Albinus, Boerhaave et tant d'autres, dont on peut voir les portraits vénérables rassemblés dans une vaste salle d'apparat ?

« Quoique des noms estimables se rattachent encore aujourd'hui à l'Académie de Leyde, » dit M. Alphonse Esquiros dans un excellent travail, auquel nous empruntons quelques-uns des détails contenus dans ce chapitre, « l'enseignement y est fort déchu de son ancienne splendeur. J'ai sous les yeux les cahiers des différents cours ; quelques professeurs ont consacré l'habitude de donner leurs leçons en latin. M. Tiedeman, robuste vieillard qui assiste encore les élèves de ses conseils, professait l'économie politique dans cette langue morte. Il est curieux de voir les tours de force auxquels se livrait son esprit, nourri de la séve latine, pour traduire les idées de Jean-Baptiste Say dans la langue de Cicéron. Le capital se disait *sors*, le revenu *reditus*, le prix courant *pretium morale*, l'intérêt *usura*, l'assignat *pecunia chartacea*, les lettres de change *cambiales litteræ*. D'autres cours se font encore en latin ; le Code civil lui-même est expliqué et commenté dans cette prose antique surchargée d'un néologisme barbare. Tout cela est gravement puéril. A une science nouvelle et à des faits nouveaux, il faut une langue vivante. L'ensemble des études à Leyde est assez complet : seulement c'est un enseignement vieux comme les murs de l'Académie, respectable comme les ancêtres, froid comme le passé. La plupart des professeurs se contentent de dicter tous les ans le même cahier. Je crains que l'immobilité universitaire n'ait contribué à l'immobilité de la vie intellectuelle en Hollande. Une des figures curieuses de cet enseignement renouvelé des Grecs et des Latins, c'est le maître d'escrime, qui *elegantem gladii artem docet*, dit le programme. »

Les étudiants de Leyde, moins turbulents et moins fanfarons que leurs confrères d'Allemagne, ne sont pas restés sourds à l'appel de la patrie en 1830. Les élèves de toutes les universités de Hollande se levèrent en masse et marchèrent à la frontière. Non-seulement ils combattirent avec distinction dans plusieurs rencontres, mais ils

restèrent sous les drapeaux pendant trois ans comme volontaires. Ils ont conservé de leurs devanciers le goût et la coutume, assez usitée du reste dans les Pays-Bas, des travestissements historiques et des cavalcades costumées. M. Esquiros parle d'une entrée de Charles-Quint, à laquelle il assistait il y a deux ans. Ces braves jeunes gens, passablement costumés eux-mêmes, et croyant avoir assez fait pour la vérité historique en y ajoutant leurs personnes, avaient négligé de caparaçonner leurs montures dans le style de l'époque, ce qui devait produire une assez étrange disparate. Du reste, sauf les nuances que j'ai indiquées, les mœurs universitaires ont ici beaucoup de rapports avec celles d'Allemagne : le type de l'étudiant va chaque jour s'effaçant et perdant peu à peu ses aspérités, et de ce costume qui le distinguait parmi la population, il ne lui reste plus guère que la petite casquette.

Toutes les études qui sont du ressort de la médecine trouvent ici d'abondantes sources de renseignements dans des collections sans rivales en Europe. La collection zoologique est des plus complètes; le Musée d'anatomie comparée contient un rassemblement de monstruosités fort intéressantes et de squelettes fort bien préparés. Malheureusement il ne m'a pas semblé voir ces belles galeries aussi fréquentées qu'elles le méritent. Mon attention s'est arrêtée surtout, dans le cabinet d'histoire naturelle, sur quelques morceaux de bois rongés, criblés comme des éponges, qui n'auraient assurément rien de bien curieux au premier coup d'œil.

Mais ces morceaux de bois sont des fragments des puissantes digues qui protègent la Hollande, et les trous dont ils sont criblés sont l'ouvrage du *teredo*, une sorte de ver rongeur rapporté, selon toute apparence, dans la coque de quelque vaisseau venant des régions tropicales. Ces morceaux de bois, effrayants spécimens du sort qui attendait les digues, prennent, comme on voit, des proportions tout à fait dramatiques, pour peu qu'on réfléchisse. Heureusement un hiver rigoureux vint détruire cette engeance avant qu'elle eût le temps de croître et de multiplier, autrement il aurait suffi d'un

misérable insecte pour consommer la ruine totale de la Hollande, et engloutir à tout jamais ses richesses et sa population.

On se doute que le Jardin botanique, complément indispensable et prévu de tous ces riches musées, n'est ni moins complet, ni moins bien entretenu. Le culte des fleurs est poussé jusqu'au fanatisme dans la vieille Néerlande; mais les amateurs de belles serres et de parterres gracieux n'ont que faire ici. On y a fort peu sacrifié aux Grâces. La science règne et gouverne, et les végétaux sont enrégimentés d'après le double système de Linné et de Jussieu. Boerhaave consacra beaucoup de temps et de soins à l'organisation de ce jardin. M. le professeur Reniwardet, assisté de l'habile M. Schurman, ne le laissent pas dépérir entre leurs mains.

Leyde est la ville des collections scientifiques. Je n'ennuierai pas le lecteur dans le Musée égyptien, et pourtant il pourrait voir tout à son aise le bracelet authentique de Thotmès II, ainsi qu'il est prouvé par une inscription gravée sur ce gros morceau d'or. Ce Thotmès II fut l'un des persécuteurs du peuple de Dieu, et comme Thotmès II a vu Moïse, rien n'empêche que Moïse n'ait vu aussi ce bracelet au bras qui le portait.

Je ferai grâce également de la bibliothèque, qui contient plusieurs manuscrits orientaux de la plus grande rareté, recueillis au dix-septième siècle par Golius.

Mais un touriste consciencieux manquerait à tous ses devoirs, s'il quittait Leyde sans visiter le Musée japonais du docteur Siebold. Né en Allemagne, et attaché au service médical des Indes néerlandaises, le docteur Siebold trouva moyen de franchir le pont qui sépare l'empire japonais de la petite île de Décima, seule station permise aux Hollandais. D'après une chronique peut-être un peu romanesque, le docteur Siebold aurait été assez heureux pour sauver, par ses soins, la fille dangereusement malade de l'empereur du Japon, et celui-ci, en reconnaissance, lui aurait ouvert l'accès de son mystérieux empire si hermétiquement interdit à tous les Européens. Mais cette historiette manque de vraisemblance, et il est peu

probable qu'une si haute et si sublime majesté se soit jamais décidée à confier les jours de son illustre enfant à un barbare idolâtre de l'Occident. Ce qui paraît plus conforme à la vérité, c'est que le docteur Siebold, pour qui le Japon et ses mœurs étaient passés à l'état de ces monomanies scientifiques, qui envahissent si souvent les carreaux allemands, ayant acquis par de longues études la parfaite connaissance de la langue du pays, aura trouvé moyen de lier des relations avec les lettrés du pays et de réunir ainsi furtivement les objets qui composent son admirable collection. Ce ne fut pas sans courir personnellement de grands dangers qu'il parvint à la compléter; les autorités japonaises l'envoyèrent en prison faire pendant neuf mois de tristes réflexions sur les suites de son zèle scientifique. On va même jusqu'à dire que plusieurs mandarins payèrent de leur tête leur complicité avec le docteur Siebold, qui se trouva réaliser ainsi très-consciencieusement l'hypothèse de J.-J. Rousseau. Mais le curieux qui parcourt son musée oublie bientôt ces détails frivoles, et ne songe qu'au plaisir et à l'étonnement qu'il éprouve d'avoir franchi plusieurs milliers de lieues rien qu'en ouvrant une porte. En effet, tout ce qui peut révéler les mœurs de ce peuple mystérieux se trouve ici réuni et classé dans un ordre admirable: costumes, outils de toute sorte, instruments de musique, livres imprimés et manuscrits, collection de monnaies et médailles, dont plusieurs remontent à deux cents ans avant l'ère chrétienne, ustensiles sans nom et sans destination plausible, tout est là. Vous y trouverez même, ô sacrilège, ô profanation! des idoles arrachées à leurs autels, idoles aux noms grimaçants et difformes comme leur physionomie, et avec les idoles le mobilier de leurs pagodes et les objets sacrés qui appartiennent au culte. Pour se faire une idée quelque peu complète du Musée japonais du docteur Siebold, il faudrait un mois de visites attentives et quotidiennes, il faudrait dix ans pour le décrire et en donner le catalogue explicatif.

Une ville aussi essentiellement scientifique que celle-ci devait nécessairement faire éclore d'illustres imprimeurs; elle fut en effet le

berceau de la famille des Elzévir, cette dynastie qui fut l'honneur et la gloire de la typographie hollandaise du seizième et dix-septième siècle. Il n'y eut pas moins de douze Elzévir dont les presses fonctionnaient dans toutes les grandes villes de Hollande. Le dernier membre de la famille mourut en 1780. Il y aurait tout un petit traité à écrire sur les marques, fleurons et caractères qui distinguent les éditions des Elzévir, si souvent imitées et contrefaites. Mais tout bibliophile délicat sait reconnaître au premier coup d'œil le mérite et l'authenticité de ces petits chefs-d'œuvre typographiques et les classer suivant les lois d'une infaillible hiérarchie. Leyde a fourni quelques noms illustres à la glorieuse liste des peintres hollandais. Elle a vu naître Gérard Dow, Van Goyen, Jan Lieventz, Metz, Jan Van Steen, Ary de Vogs, et enfin Otto Van Vien, plus connu sous le nom d'Otho Vanius, poète, mathématicien et peintre distingué ; mais il eut le dangereux honneur d'apprendre les principes de son art à Pierre-Paul Rubens, qui ne devait guère lui laisser d'autre gloire que celle d'avoir été le maître d'un pareil élève.

A peu de distance de la ville, sur la gauche de la route qui mène à Utrecht et au Rhin, qui coule dans un canal situé à cet endroit, s'élève un moulin d'un aspect assez vénérable et pittoresque. Ce moulin est le but d'un pèlerinage au lieu qui vit naître Rembrandt. On sait que son père était meunier, entre les villages de Legendorp et de Kenkerk, et le moulin en question passe pour avoir appartenu au père du grand-maître hollandais. Rien ne s'oppose à cette tradition, mais rien n'en démontre l'authenticité ; d'ailleurs tant de moulins se ressemblent en Hollande, que, pour en reconnaître un, il faut tout l'instinct de la brebis, qui retrouve son agneau au milieu du troupeau le plus nombreux ; de la négresse, qui distingue un négriillon entre mille petits êtres parfaitement semblables. Acceptons donc ce moulin pour le vrai moulin de Rembrandt, et saluons-le avec toute la ferveur de la foi, qui sauve tous les croyants sincères.

Si nous n'avons pour guide à Legendorp qu'une tradition douteuse, nous pouvons, en revanche, aller visiter avec certitude le château



d'Endegeest, qui fut la retraite de Descartes et la résidence de Boerhaave, située non loin de là. Ces deux grands hommes pouvaient échanger des visites sans beaucoup se déranger. Dans l'habitation du philosophe français tout est calme et simple; celle du savant hollandais est magnifiquement ornée. On voit avec satisfaction qu'il fut rémunéré suivant son mérite pendant sa vie. Je me suis laissé dire que le propriétaire de cette magnifique résidence rougissait de compter un médecin comme Boerhaave au nombre de ses ancêtres et qu'il faisait tout son possible pour effacer cette tache originelle.

L'embouchure naturelle du Rhin était interceptée, depuis l'an 830, par d'immenses masses de sable amoncelé par une violente tempête. A partir de cette époque, le Rhin s'éparpillait en minces filets d'eau qui transformaient toute la contrée en un marécage infect et allaient grossir d'autant le lac de Haarlem, cette plaie toujours béante au cœur de la Hollande. Ce fut en 1809 que fut creusé un large canal avec un triple système d'écluses ainsi réparties : deux paires de portes d'abord, quatre plus loin, et enfin sept qui donnent immédiatement sur la mer. A la marée montante, on ferme ces portes pour opposer une barrière au flot qui refoulerait les eaux contenues dans le canal. A la marée basse, les portes se rouvrent pendant cinq ou six heures, au moyen d'un mécanisme, pour livrer passage aux eaux qui se sont amoncelées pendant la fermeture. Les eaux se précipitent à travers leurs issues avec une impétuosité formidable. On évalue la quantité d'eau qui s'écoule à plusieurs millions de mètres cubes par seconde. Elles balayent ainsi le sable, la vase, les immondices encombrantes qui se trouvent au fond du canal. Quand la mer est grosse et que le vent souffle à la côte, la marée ne peut pas descendre à son niveau normal; en conséquence on est forcé de maintenir les portes fermées. Les digues élevées à l'entrée du canal, sortes de monuments cyclo péens, qui confondent l'imagination, sont construites en pilotis enfoncés dans un sable mouvant, solidement revêtus de béton. Ce magnifique travail hydraulique fut exécuté sous le règne de Louis Bonaparte, par un ingénieur nommé Conrad.

Une inscription commémorative retraçait le nom de Conrad sur son chef-d'œuvre ; mais comme elle contenait également quelques mots d'éloge pour le souverain qui l'avait fait exécuter, les changements politiques ont fait disparaître l'inscription. Pourquoi ne pas détruire en même temps l'œuvre et le bienfait, puisqu'on supprimait le nom de l'artiste et celui du bienfaiteur ? Disons pourtant que les trois fils de Conrad, enlevé par une mort prématurée, ont reçu, aux frais de la nation, une éducation libérale.

L'impression générale qu'on emporte de Leyde est celle que laissent toutes les villes jadis puissantes et attaquées maintenant d'une latente consommation. La Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes avaient fait refluer dans ses murs hospitaliers bon nombre de calvinistes bannis de France, qui étaient venus lui apporter leurs lumières et leur industrie. Les familles réfugiées avaient doté la ville de manufactures de drap dont la renommée s'étendait partout. De tout cela, il ne reste plus trace aujourd'hui.

A ces époques de lutte et de controverse religieuse, la persécution engendrait des miracles d'héroïsme. L'énergie intellectuelle marche assez volontiers chez les peuples du même pas que l'énergie morale. L'Université offerte à cette ville comme la juste récompense de son dévouement à la cause nationale, appelant à elle tous les hommes éminents du siècle, offrait un digne asile aux savants et aux philosophes étrangers qui se trouvèrent en Hollande. La patrie des libres penseurs devait nourrir ses disciples du pain des fortes doctrines. Aujourd'hui la tolérance générale permet à tous les systèmes de se faire jour à peu près librement, et la dispersion des études, sur un terrain aussi borné, au sein d'une population aussi restreinte que celle de la Hollande, les ont fait descendre peu à peu du rang qu'elles avaient su atteindre d'emblée.

Je ne doute pas que l'Université de Leyde n'ait conservé quelques professeurs éminents ; mais il paraît certain que si la Néerlande possède encore de savants médecins, d'habiles jurisconsultes, il est bien peu de littérateurs dont le nom ait franchi les frontières de leur pays.

La plupart des titres d'ouvrages qu'un étranger, qui ne sait pas la langue hollandaise, peut deviner aux vitrines des libraires indiquent des traductions d'ouvrages français, et souvent d'ouvrages français fort médiocres.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie ont des littératures universellement connues, universellement traduites ; les langues qui se parlent dans ces pays sont aussi répandues que leurs grands écrivains sont illustres. Pourquoi la langue et la littérature hollandaises ne jouissent-elles pas du même avantage ? Comme tout le monde, j'ai lu ce qui a été écrit sur les poètes et les prosateurs néerlandais, et j'accepte pour sincères et mérités les éloges que leur donnent les auteurs de ces travaux, dus parfois à d'éminents critiques ; mais dût-on m'objecter l'outrecuidance et la légèreté française, qui parle de tout sans avoir rien appris, je croirai volontiers que cette absence presque complète de traductions et l'ignorance générale de la langue hollandaise hors du pays où elle se parle sont de fâcheux symptômes pour cette littérature.

Deux mots, en terminant, du *Hadhreys* ou hôtel de ville. C'est un monument intéressant qui remonte à la seconde moitié du seizième siècle. Des étaux de bouchers en occupent le rez-de-chaussée, ce qui est peut-être contraire à la dignité municipale comme nous l'entendons chez nous ; mais les étages supérieurs renferment quelques belles salles où l'on peut voir, entre autres peintures remarquables, un *Jugement dernier* de Lucas de Leyde, peintre hollandais qui s'était fait Allemand. On y remarquera aussi le portrait du brave bourgmestre Pieter Vander Werff, et quelques autres peintures anciennes et modernes.

A l'extrémité occidentale de la ville, le Rhin, qui s'est partagé en canaux pour la traverser, réunit ce qui reste de ses eaux et reprend lentement son cours pour se diviser en une foule de petits bras, je n'ose pas dire de rigoles, qui vont se perdre dans les sables. Un seul bras un peu plus important va se jeter dans la mer, au petit village de Katwijk-aan-zee. Là le Rhin expire sans gloire, faible, décrépité,

méconnaissable. Triste spectacle que celui de l'agonie de ce fleuve qui, parti des glaciers alpestres chargé du tribut des neiges et des glaces de ses montagnes natales, s'enrichit, chemin faisant, des flots de tant de rivières, parcourt en triomphateur des contrées fertiles et pittoresques, réfléchit dans son cours les villes les plus opulentes et les plus riches paysages, sépare de puissants royaumes, et, après une des plus nobles carrières qu'un fleuve puisse parcourir, vient aboutir à la mer par des écluses, comme ces vieillards tombés en paralysie qui n'accomplissent plus qu'à l'aide de moyens artificiels les fonctions les plus indispensables à la vie.

FIN.

